



Etel Adnan soleil invaincu

PAR EMMANUEL DAYDÉ



***Etel Adnan
et la modernité arabe***

GALERIE CLAUDE LEMAND, PARIS.
DU 7 MAI AU 7 JUIN 2014

Etel Adnan in All Her Dimensions

MATHAF (ARAB MUSEUM
OF MODERN ART), DOHA, QATAR
DU 18 MARS AU 6 JUILLET 2014

Commissariat : Hans Ulrich Obrist

On peut enfin regarder Etel Adnan comme l'une des pierres fondatrices de l'art contemporain arabe. Après la *Documenta 13* de Cassel, le musée de Doha au Qatar et la galerie Claude Lemand convoquent peintures, tapisseries, livres enlumines et films de cette Reine de la mer libanaise de 89 ans. Miracle en Orient.

Pour retrouver l'unité perdue de l'univers, briser les catégories d'Aristote et « rendre infinies les frontières de ce qu'on appelle la réalité » (Artaud), Etel Adnan a dû passer de l'Orient à l'Occident, franchir les océans, les continents et les gens. Née au Liban d'un père turco-syrien musulman et d'une mère grecque orthodoxe originaire de Smyrne, elle s'enfuit à l'âge de 24 ans à Paris pour y apprendre la philosophie. « Ma tête restait française, reconnaît-elle, je n'arrivais pas à me détacher de la maison. J'étais rongée de culpabilité : mon père était mort et j'avais laissé ma mère seule. Bien qu'étudiant l'esthétique à la Sorbonne, je n'ai dû aller qu'une dizaine de fois au Louvre. Dans les années 1950, la *Victoire de Samothrace* et la *Vénus de Milo* étaient présentées très proches l'une de l'autre : elles m'ont bouleversée. » On s'étonnera moins, dès lors, des montagnes en forme de poitrine féminine qu'elle peindra dans les années 2000, qui semblent évoquer l'*Artémis polymastos* (« aux multiples seins ») d'Éphèse. À Paris, Etel Adnan se souvient encore d'avoir repéré un petit tableau, presque carré, de Nicolas de Staël dans la chambre d'une amie russe qui cherchait désespérément à le vendre. À l'instar de

Shafic Abboud, autre Libanais parti tenter sa chance à Paris en même temps qu'elle, Etel Adnan emprunte le chemin de Damas oriental, qui mène d'une abstraction géométrique pure à une figuration abstraite impure. L'influence de Staël – dont elle se

détachera aux États-Unis, sous l'influence du hard-edge, en affirmant l'intégrité de l'aplat coloré – se mesure à l'aune de ses toutes premières peintures sans sujet apparent, maçonnées au couteau, expressives et physiques comme des joueurs de football.

Sur la route américaine

C'est pourtant en traversant les États-Unis, d'est en ouest, depuis New York jusqu'à San Francisco, que l'artiste qui s'ignore a la révélation de la beauté du paysage comme immensité. L'éblouissement d'un Kerouac, parti *on the road* pour apprendre le zen des *Clochards célestes* sur la côte Ouest, lui révèle l'expressionnisme abstrait : en s'inspirant des peintures de sable des Indiens Navajos, les drippings de Pollock ont réussi à transformer la peinture en épopée homérique.

« L'arrivée aux États-Unis, dans un pays dont je ne connaissais ni la culture ni la langue, a été pour moi comme une nouvelle façon de naître, reprend Etel Adnan. J'ai vécu l'Amérique jusqu'au bout, je m'y suis enfoncée. D'autant que j'ai eu la chance de connaître

là-bas les années 60 et leur esprit prophétique, un âge d'or qui égale en importance l'ère présocratique ou celle de la Russie prérévolutionnaire. Je pensais d'ailleurs que ces années exceptionnelles allaient continuer toujours ! »

Toutefois, avant même de s'affirmer comme poète, Etel se dit peintre. « J'aurais dû quitter l'Amérique en 1958, mais j'ai réussi à trouver un poste de professeur

d'esthétique dans un collège, à 15 km au nord de San Francisco. Alors que je marchais dans une allée, une femme m'arrête. C'était Ann O'Hanlon, la directrice du département de peinture, qui me demande ce que je fais. – Vous parlez de peinture, me questionne-t-elle, mais est-ce que vous êtes peintre ? – Non, lui répondis-je sans réfléchir, parce que ma mère m'a toujours dit que j'étais maladroite. – Ah bon, et vous l'avez crue ? a-t-elle ajouté, m'enjoignant ensuite de venir la retrouver dans son département. » Elle m'a alors confié des petits bouts de papier et des petits pastels. Devant la fenêtre qui donnait sur l'allée, un ruisseau et de grands arbres, je me suis mise à faire des petits carrés, à plat, comme on écrit, en coupant des bouts de toile inégaux. Plus tard, lorsque Ann m'a invitée à dîner chez elle, mes carrés étaient accrochés aux murs. »

À ses débuts, l'artiste se fait connaître par des leporellos, ces cahiers japonais en papier de riz pliés en accordéon. À la manière des éclatants miniaturistes persans du Moyen Âge, elle écrit – un peu maladroitement – des poèmes en arabe sur ces pages défilantes, qu'elle enlumine de formes indécises et de couleurs paradisiaques. Ayant souvent vu sa poésie adaptée en musique, Etel Adnan juge que celle-ci « tourne la poésie en chant, qu'elle la transforme en quelque chose de différent, en faisant ressortir le côté folie de la poésie, une folie parfois enchantée ». Son éblouissante peinture sonore sur leporello, d'aspect souvent répétitif et minimaliste, se déploie dans l'espace et dans le temps comme une partition musicale. Ressuscitant la forme à partir de la ligne – en s'autorisant à peine quelques bribes de figuration (telles des mains, des fleurs ou des lunes), elle s'affirme en véritable pionnière de l'art moderne arabe en train de naître. Quelle revanche pour celle qui souffrait d'être restée « à la porte de la langue arabe », une langue qu'on lui a interdite, et que seule la rue lui a apprise dans son enfance...

« L'arrivée
aux États-Unis
a été pour moi
comme une nouvelle
façon de naître. »



Untitled. Vers 1995 / 2000, huile sur toile, 35 x 45 cm.

Courtesy de l'artiste et de la galerie Sfeir-Semler, Hambourg-Beyrouth.



Arbres. 2012, encres sur cahier japonais, 60 pages, 24,3 x 540 cm. Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.

Satori au mont Tamalpais

Au croisement de l'Orient et de l'Occident, ouverte à de multiples influences (française, californienne, grecque, syrienne ou libanaise), sa peinture, au fond, reste profondément arabe : dans son parti pris décoratif, son « vertige de la réduction » de l'immensément grand au petit format, son puissant lyrisme, sa rêverie figée et son mysticisme sidéral. Refusant de regarder le monde de sa fenêtre, elle s'engage contre la guerre du Vietnam, milite pour les causes indienne et palestinienne, et lutte, impuissante et avec la seule force de ses mots, contre la guerre civile qui enflamme le Liban. Entre deux combats, elle se penche au-dessus des baies vitrées de ses amis Jim ou Laura, peignant à l'encre New York vu du 34^e étage d'un gratte-ciel ou encore la houle des toits de Paris. Installée en 1977 à Sausalito, dans la baie de San Francisco, elle ressent une forte attraction pour la sourde marche funèbre du Pacifique. S'adressant aux mânes de la phénicienne aventurière – ainsi qu'aux divinités fondatrices de l'antique Sidon : le temps, le désir et le brouillard –, l'océan la mène à la montagne, « la personne la plus importante qu'elle ait jamais

rencontrée ». De sa chambre, la sibylle libanaise assiste au spectacle de lumière du mont Tamalpais, cette montagne sacrée des Amérindiens, haute de 752 m, qui surplombe le Pacifique, et qu'elle regarde en sœur sauvage, comme on ressent un coup à l'estomac : « Je tenais à la montagne avant même de la peindre, avoue-t-elle. Aujourd'hui, les souvenirs de l'univers et moi sommes unis. Devant la montagne. » Elle se rend compte alors que peindre des paysages, c'est créer des événements cosmiques, que dessiner le cône d'une élévation rocheuse, c'est partir à l'assaut d'une tangente qui fuit à l'infini : « Nous avons besoin de la montagne pour être. Tout geste que je fais la dessine dans l'air sans même que je m'en aperçoive. » Transformant cette perception naturelle et spontanée en art abstrait, à la fois géométrique et lyrique, comme une impossible réconciliation entre Malevitch et Kandinsky, elle entame des petites peintures magiques, séries de pyramides ondulantes vertes, orange ou bleues immaculées qui se détachent sur un ciel rose ou jaune absolu, tels des tapis volants, des mosaïques solaires ou des chants de triomphe.

Rouge Liban

Bien que rêvées à partir d'observations saisonnières du mont Tamalpais, ces scintillantes épiphanies conservent de troublantes parentés avec une autre montagne mythique, celle où la petite fille, comme

tous les Beyrouthins, avait plaisir à se réfugier durant son enfance : *Lubnan*, la haute chaîne de « lait » du mont Liban, qui domine les eaux de la Méditerranée et barre l'entrée du désert syrien. « L'enfance est faite pour servir de support à l'être » a écrit Etel Adnan sur un brouillon. Simone Fattal, la première, a relevé que son amie Etel traduisait là-bas

en s'inspirant d'ici : « Home far away from home. » La poétesse elle-même l'admet en reconnaissant que « l'espace qu'occupe une peinture est celui de la mémoire ». La culture libanaise de l'icône, une image non pas faite de la main de l'homme, demeure au cœur de cette peinture transcendante orientale : « Les images, affirme Etel, nous les créons, mais elles ne nous appartiennent pas. » Ses peintures s'apparentent toujours à des révélations. D'ou,

« L'espace qu'occupe une peinture est celui de la mémoire. »



Motion. 1980-1990 / 2012, film en super-8 digitalisé, couleur et sons, 92 min.

peut-être, sa passion pour le rouge – cette couleur « dont le père est le couteau » (John Berger). De la même façon que le *Carré rouge* de Malevitch est la forme suprême d'une paysanne russe, le carré rouge que trace Etel Adnan avant de commencer toute peinture pourrait bien figurer sa passion cachée du cercle et du soleil. « Quand je dessine un cercle, remarque-t-elle, je dessine la terre, la lune ou le soleil. Or le soleil est rouge. Un cercle dessiné sur une feuille de papier serait-il une réduction du soleil, ou celle de la destinée humaine ? » Dans le monde de couleurs pures d'Etel Adnan, le carré rouge matriciel a tout en fait du soleil noir. Dans l'antique Émèse, l'actuelle ville martyre de Homs, au pied de la chaîne de l'Anti-Liban, l'empereur romain syrien Héliogabale – celui qui fascinait tant Antonin Artaud – adorait le bétyle sacré de *Sol Invictus* (« Soleil invaincu »), un monolithe noir tombé du ciel. Aussi, quand la poétesse libanaise parle du mysticisme de l'élévation, c'est peut-être à cet El Gabal astral antique (littéralement : « celui de la montagne ») qu'elle fait référence, de manière immémoriale.

Après avoir travaillé en 1984 avec Robert Wilson sur la partie française des textes de l'opéra inachevé *CIVIL WarS*, elle prend conscience de « l'importance de l'éclairage, car celui-ci crée le milieu ambiant, « dans le sens où un poisson change selon l'eau dans laquelle il nage ». Usant d'une caméra super 8 (jusqu'à ce qu'elle s'enraye), elle filme la montagne, l'océan, les bateaux chargés d'ordures, les oiseaux, le coucher du soleil, le soleil lui-même et même le brouillard – ou plutôt l'arrivée du brouillard, comme la venue d'un nouvel être vivant. Elle filme les éléments à la manière de l'épicurien Lucrèce, transformant le grain de la pellicule en autant d'atomes invisibles. À l'inverse des plans fixes d'*Empire* d'Andy Warhol, qui enregistrent le morne cours du temps, ses 70 petits films atomistes, éblouis, floutés, rayés, surexposés sont des perceptions pures de la nature des choses. Pour Etel Adnan, le paradis ne s'aperçoit qu'en ouvrant les yeux : « L'éternité court sur la matière fluide / Ni mouvement ni essence / Mais le visage lavé et délavé de la mer. / Liquide, liquide, élément liquide. / Je suis la mer et la Reine de la mer. » ■



Rihla ila Jabal Tamalpais (Voyage au mont Tamalpais).
2008, aquarelle et encre sur cahier japonais, 54 pages, 30 x 567 cm. Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.

ETEL ADNAN EN QUELQUES LIGNES

Peintre et poète, née à Beyrouth en 1925, Etel Adnan est libanaise et américaine. Elle a fait des études de philosophie à la Sorbonne, à Berkeley et à Harvard. Elle écrit de la poésie, des essais et des pièces de théâtre. Première exposition de peinture en 1960 en Californie, alors qu'elle enseignait la philosophie de l'art. Expositions personnelles à travers le monde : États-Unis, France, Allemagne, Royaume-Uni et plusieurs pays arabes. Nombreuses collections publiques et privées à travers le monde : National Museum for Women in the Arts (Washington), World Bank Collection (Washington), Institut du monde arabe (Paris), British Museum (Londres), musée Nicolas Sursock (Beyrouth), Musée d'art contemporain (Tunis), Mathaf: Arab Museum of Modern Art (Doha), Contemporary Crafts Museum (New York, Los Angeles). Après avoir longtemps vécu en Californie, Etel Adnan réside aujourd'hui principalement à Paris.

Etel Adnan est représentée par les galeries Sfeir-Semler, Hambourg-Beyrouth, et Claude Lemand, Paris.

